

■■■ excellent ■■■ à voir ■■■ pourquoi pas ○○○ à éviter

A l'ombre des murs, une épopée criminelle violente et exaltante

Grâce à l'observation rigoureuse de la réalité carcérale française, Jacques Audiard nourrit une fiction virtuose

Un prophète

En 2008, le grand film français présenté au Festival de Cannes s'appelait *Entre les murs*. Fin avril 2009, quand on a appris qu'un des candidats français à la Palme d'or se passait en prison, on s'est demandé si *Un prophète* de Jacques Audiard serait l'équivalent carcéral de la tranche de vie collégienne qu'avait proposée Laurent Cantet.

La question ne reste en suspens que quelques instants, le temps d'une première séquence hyper-réaliste : un jeune homme mal en point est transféré vers une prison centrale. La caméra est instable, elle cherche à se frayer un chemin dans l'obscurité, on entend des cris, des bruits de portes. Après avoir remis ses effets personnels au greffe de la prison, subi une fouille corporelle, Malik El Djebena peut pénétrer dans la prison.

De ce côté-là des portes, les règles du jeu ne sont pas les mêmes. C'est la fiction qui impose sa loi. Ce qui va arriver à Malik pendant plus de deux heures n'a rien à voir avec la condition d'un détenu moyen. *Un prophète*, c'est une épopée criminelle, comme on en voit plus souvent dans les films américains que dans les français, une de ces histoires qui mènent un moins que rien jusqu'au pouvoir et à la richesse.

C'est un thriller, au sens le plus strict du terme : un film qui fait naître des sensations violentes, qui provoque des poussées d'adrénaline, fait peur, réveille et exalte. Cette fantaisie brutale et virtuose s'appuie sur une constante attention à la réalité, dans ses moindres détails : du décor au vocabulaire, des postures aux costumes, des

bruits aux patronymes des personnages, *Un prophète* est aussi un document sur la prison en France aujourd'hui.

Ce respect de l'état des choses ne fait pas pour autant d'*Un prophète* un film réaliste. Jacques Audiard fait du cinéma pour raconter des histoires. Celle-ci procède d'une généalogie complexe, qui part d'une « idée originale » d'Abdel Raouf Dafri (auteur du scénario de *Mesrine*) et passe par deux scénarios successifs. A l'arrivée, on retrouve un récit moderne qui porte les thèmes qui ont toujours obsédé Audiard : un père et un fils ; un personnage qui invente sa vie contre le monde.

C'est un thriller, au sens le plus strict du terme : un film qui fait naître des sensations violentes, provoque des poussées d'adrénaline, fait peur, réveille et exalte

Le fils est orphelin. Malik a grandi en foyer, n'a « personne au dehors ». Il ne choisit pas son père de prison, c'est César Luciani qui le choisit, quelques jours après son arrivée en prison, pour exécuter un sale boulot. Notable du crime organisé corse, César continue de régner derrière les barreaux.

Il faut être gonflé pour jeter un acteur quasi débutant comme Tahar Rahim entre les griffes d'un monstre comme Niels Arestrup – il faut aussi être gonflé pour confier le rôle d'un Corse à un Parisien d'origine danoise. Tahar Rahim a joué dans le feuilleton *La Commu-*

ne (écrit par Abdel Raouf Dafri). A ceux qui ne l'ont pas vu, son visage ne dira rien. On a souvent vu Niels Arestrup établir son emprise sur ses partenaires, par la brutalité (surtout) et le charme (ici à doses homéopathiques).

Entre cette figure nouvelle et cette gueule familière, le rapport de force évolue, subtilement ou par confrontations brutales, sur la durée. Deux heures et demie plus tard, Niels Arestrup a donné la meilleure version, la plus forte, la plus épurée, de ce personnage qu'il a incarné encore et encore, et Tahar Rahim est devenu une vedette, quelqu'un qu'on ira voir la prochaine fois qu'il sera à l'affiche.

Cette durée est essentielle à la réussite du film. Malik a été condamné à six ans, et il faut bien 150 minutes pour donner une idée du temps qui passe. C'est le temps d'un grand film de cinéma, c'est aussi celui d'une série télévisée. *Un prophète* est découpé en épisodes rapides qui font entrer et sortir les personnages, renouvellent les enjeux dramatiques en permettant à Malik de sortir de l'enclenche pénitentiaire grâce à des permissions qu'il utilise pour s'insérer à sa manière.

Construit autour d'un duo, le film fait vivre une société d'hommes, d'où émergent des figures séduisantes ou déconcertantes, Ryad, le meilleur ami (Adel Bencherif), Reyeb (Hichem Yacoubi), le maître spirituel (dont je vous laisse découvrir le statut, qui sort un peu des règles du film de gangsters), et des clans. Ici, les Corses de Luciani incarnent l'ordre ancien, et les « barbus », musulmans, la génération montante.

Comme les cinéastes américains l'ont fait depuis des décennies, le réalisateur met en scène un

« leçon » du film : la prison est criminogène. Certains détenus en sortent à l'état d'épaves ou de moutons asservis. Quelques-uns réussiront, par miracle, à se réinsérer « normalement ». Tous en seront marqués à vie. La France compte l'un des taux de récidive les plus élevés d'Europe.

La fiction d'*Un prophète* dépasse parfois la réalité : relations humaines tordues, violence chronique, sexualité misérable, trafics en tout genre. Des copains, des obligés, mais jamais d'amis. Il ne se passe pas tout cela en même temps, tous les jours, dans toutes les prisons françaises. Il s'y passe un peu de tout cela, partout, et c'est tragiquement révoltant. Encore le film laisse-t-il de côté toutes les autres tares de nos prisons : la maladie mentale qui frappe 25% des détenus, la toxicomanie, la carence de l'alimenta-



Malik El Djebena (Tahar Rahim) grandit derrière les barreaux. ROGER ARPAJOU

change de régime au sein du crime organisé, en s'inspirant de la réalité du pays dans lequel il tourne. Peu de cinéastes français de cette trempe se sont coltinés avec ces grands formats qui scandent la carrière de leurs confrères hollywoodiens. Pourtant, il faut attendre

que les lumières se rallument pour établir le lien de parenté entre Malik El Djebena et le Michael Corleone du *Parrain* de Coppola ou le Tony Manero du *Scarface* de De Palma. Pendant la projection d'*Un prophète*, on voit d'abord ce qui fait la singularité et la beauté du film :

l'audace du récit, la rigueur fébrile de la mise en scène, des acteurs portés à incandescence. ■

Thomas Sotinel

Film français de Jacques Audiard. Avec Tahar Rahim, Niels Arestrup, Adel Bencherif. (2 h 29.)

La restitution scrupuleuse des bruits et de l'espace d'une prison

Témoignage

Ancien détenu, François Korber, né à Paris en 1952, a consacré une grande partie de ses vingt-cinq ans d'incarcération à lutter pour le respect des droits de l'homme en prison (« Le Monde » du 16 janvier et du 4 avril). Pour « Le Monde », il est allé voir « Un prophète », de Jacques Audiard.

Il n'est pas question, ici, de m'improviser critique de cinéma. Je m'adresse au spectateur lambda qui, à la sortie de la projection, va se demander : « C'est ça, la prison, en France ? » *Un prophète*, c'est totalement cela. Ce n'est pas « exactement » cela, car il s'agit, d'abord, d'une histoire de cinéma ayant pour cadre la prison. Pas d'un documentaire.

Dans l'imaginaire collectif des Français, la vision de leurs prisons est archifausse. Ils ont des

excuses : il est quasi impossible d'« imaginer » la vie derrière les murs sans les avoir jamais franchis. D'autant que les films de prison américains ou les séries à succès (« Prison Break ») véhiculent des caricatures exotiques. Après avoir vu *Un prophète*, vous n'aurez plus la moindre excuse à votre ignorance.

Le héros, Malik El Djebena, petit délinquant falot et banal, va s'endurcir et apprendre à survivre dans une prison française tout à fait contemporaine et réaliste. Il apprend à lire et à écrire – comme le font beaucoup de détenus illettrés –, mais aussi à s'adapter pour sauver sa peau, avant d'accéder, enfin, à une forme de pouvoir. Esclave et larbin au départ, il épate son maître et finit par le dépasser. C'est HEC, en quelque sorte... Les hautes études carcérales... C'est la première

tion, les moyens ridicules dévolus à la formation et à la réinsertion, l'insécurité, la lente décrépidité de l'homme prisonnier ou les suicides en rafale (plus de 90 morts depuis le début de l'année 2009).

Un prophète nous entraîne dans un formidable voyage au bout de la noirceur carcérale grâce à l'authenticité du décor et des sons. « Sur un budget total de 11 millions d'euros, explique le producteur Pascal Caucheteux (Why Not Productions), 2,5 millions ont servi à construire la prison » à Gennevilliers, en banlieue parisienne. Quasiment une vraie prison, rasée après le tournage. Ce décor est à taille réelle, ce qui laisse peu d'espace pour loger la caméra ou les comédiens et contribue au sentiment d'oppression. Les acteurs bougent comme de vrais détenus. Logique : beau-

coup de figurants ont connu la prison, la vraie... On ne s'y déplace pas, on n'y regarde pas, on n'y parle pas comme dans la vie « normale ».

Le plus infime détail contribue à l'authenticité, tel ce plan récurrent sur la boîte de Ricoré – emblématique de toutes les prisons – pour prendre, dix fois par jour, « le café », un rituel machinal pour tuer le temps. L'administration en vend, chaque année, des millions de boîtes. C'est viscéral : je ne peux plus supporter la vue d'une boîte de Ricoré !

Le deuxième coup de génie, c'est la bande-son. Jacques Audiard a fait enregistrer de vrais bruits dans de vraies prisons, restituant l'insupportable bruit de fond qui meuble, nuit et jour, le quotidien des prisonniers. Brouhaha continu, interpellations aux fenêtres des types qui s'ennuient, voci-

férations d'un bâtiment à l'autre devenant aboiements humains. Fermez les yeux de temps en temps. Ecoutez. Vous êtes en prison, avec les personnages.

Oubliez que – pour les besoins du scénario – les surveillants y sont anormalement corrompus ; il y a, parmi eux, dans la réalité, beaucoup de braves types qui effectuent un travail de chien dans un système au bord de l'asphyxie ; ou que les Maghrébins et les Corses sont surreprésentés, au détriment de la population pénale ordinaire. Car la prison, cela peut arriver demain. A vous, à votre père, votre fils, votre ami. Le jour où vous irez les voir au parloir, vous ne pourrez pas dire : « Je ne pouvais pas imaginer que c'était comme ça ! » Et si c'était cela – finalement – ce dont nous avertissons ce « prophète » ? ■

François Korber

UNE SÉLECTION À PRIX SPÉCIAL DISPONIBLE ÉGALEMENT SUR TOUTES LES PLATEFORMES DE TÉLÉCHARGEMENT LÉgal

REVISEZ VOS CLASSIQUES DE A À Z

VERDI LA TRAVIATA. ANNA NETREBKO, ROLANDO VILLAZÓN

Côté malheur, Verdi avait eu son compte, et le juste retour de balancier d'un succès tardif après avoir connu la pauvreté et vu mourir femme et enfants, ne lui faisait pas craindre le scandale feutré d'un opéra consacré à une femme un peu trop libre pour son temps. Prémisse d'une conscience féministe et chant d'amour simplement sincère, *La Traviata* n'en fut pas moins huée par une société offusquée qu'une demi-mondaine pût sortir de l'hypocrite invisibilité où on la confinait en tant qu'objet de délasserment. Mais c'était sans compter sur l'éloquence du langage musical de Verdi, sa puissance suggestive et la grâce envoûtante de chaque instant qui propulse l'auditeur au sommet des extases de l'ouïe et l'y maintient deux heures durant.

DÉCOUVREZ SUR RADIO CLASSIQUE DES EXTRAITS DE CET ALBUM, TOUT L'ÉTÉ DANS LES ÉMISSIONS SUR LA ROUTE DE VOS VACANCES ENTRE 9H/12H, VOS APRÈS-MIDI D'ÉTÉ ENTRE 15H/18H.

LES CLASSIQUES, C'EST TOUTE L'ANNÉE SUR ARTE. MUSICA TOUS LES LUNDIS À 22H30. MAESTRO TOUS LES DIMANCHES À 19H.

CLASICO 1911

2CD 477 5933

arte radio classique fnac.com